MARIAGE IMPOSSIBLE

Il m'est arrivé un accident terrible, j'ai failli me noyer. J'en suis encore tout ému. Pendant l'été, nous habitons un château aux environs d'Orléans; ma tante de Salberg est venue passer un mois près de nous avec mes deux cousines et mon cousin. Chaque fois que le temps le permet, ce sont des excursions aux environs. Ce jour-là, nous avons été à Olivet, coquet village situé sur les bords du Loiret, dont les sources se trouvent à peu de distance. On décida que l'on irait les visiter.

On loue un bateau, nous partons. C'était charmant. Nous glissions sur l'eau limpide, mollement bercée par la cadence des rames, quand mon cousin qui n'est bon à rien, s'avise de prendre les rênes du gouvernail; il imprime un faux mouvement à la frêle embarcation, qui s'incline fortement, menaçant de chavirer. Remplie d'effroi, je me lève, je perds l'équilibre, et je tombe dans l'eau. Je pousse un cri, je suffoque et je disparais. Cela n'a pas duré plus de deux secondes. Ensuite, je n'ai plus que de vagues impressions; je me sens saisie par les cheveux, puis plus rien, je m'étais évanouie.

Quand je repris connaissance, j'étais couchée sur un lit dans une maison étrangère; ma mère, ma tante, mes cousines m'entouraient. Lorsque j'ai ouvert les yeux, ma mère a poussé un cri de joie:

—Elle n'est pas morte; mon Dieu, merci! Regardez, docteur. Oh! que j'ai eu peur. Elle ne mourra pas?

Le docteur, un vieillard vénérable, s'est penché sur mon chevet.

—Tout danger a disparu, dit-il, laissez-la reposer, ne faites pas de bruit, demain elle pourra se lever.

—Me reconnais-tu, ma chérie? C'est ta mère.

J'ai voulu parler, impossible d'articuler un son; j'ai fait un signe de tête.

—Elle m'a comprise! s'écria ma mère: elle est sauvée! Ne parle pas, mon enfant, ne te fatigue pas, le docteur le veut; nous allons te laisser dormir.

Mes cousines sont venues me regarder l'une après l'autre et se sont retirées en marchant sur la pointe du pied.

Grâce à la chaleur du lit et aux cordiaux que l'on m'a fait prendre, je me sens beaucoup mieux. La mémoire me revient; je me rappelle comment je suis tombée, la sensation du froid désagréable qui a suivi ma chute, la suffocation, l'évanouissement. Je songe à mon sauveur, à celui qui m'a prise par les cheveux et qui m'a ramenée sur la rive, à l'être généreux qui n'a pas craint de risquer sa vie pour m'arracher à une mort affreuse, pour me rendre à l'affection de mes parents que j'adore, et mon coeur se remplit de reconnaissance. Je me suis assoupie en pensant à lui. Le soir, ma mère est venue me voir; elle était accompagnée de ma tante.

—Elle dort, a-t-elle dit; ne la réveillons pas. Pauvre petite, nous avons bien failli la perdre!

—Sans le dévouement de son sauveur, elle ne serait plus, a ajouté ma tante.

—C'est un hasard providentiel, a dit ma mère; il s'est trouvé là juste au moment où l'accident est arrivé: une minute plus tard, c'était fini. Je frissonne rien que d'y penser.

—A nos cris, il a compris tout de suite de quoi il s'agissait; sans hésiter, il s'est bravement jeté à l'eau.

—Quelles émotions! a repris ma mère; je me sentais défaillir, je suivais tous ses mouvements avec anxiété. Avec quelle adresse il l'a saisie par les cheveux; en quelques secondes, il l'a déposée sur la berge. Ces secondes m'ont paru un siècle. Je ne l'oublierai jamais.

Elles avaient échangé ces paroles à voix basse; elles se retirèrent comme elles étaient venues, en silence, étouffant le bruit de leurs pas.

Pendant toute la nuit, je n'ai pas dormi, je me suis remémoré les paroles de ma mère, et j'ai béni le courageux inconnu auquel je dois la vie. J'ai hâte d'être guérie pour le remercier, pour lui témoigner ma gratitude.

C'est beau, le courage; c'est la plus noble qualité de l'homme.

Le lendemain, le docteur est revenu, suivi de ma mère.

—Comment vas-tu, mon enfant? m'a demandé ma mère.

—Mieux, maman.

—Elle parle! Elle est hors de danger, docteur?

Le docteur m'a regardée, m'a posé quelques questions.

—Aucune complication à redouter, a-t-il dit; mademoiselle peut quitter cette maison.

On m'avait transportée chez des ouvriers dont la demeure est située aux bords du Loiret; aussitôt ma mère a envoyé chercher une voiture et l'on m'a ramenée au château. Le soir il y a eu grand dîner, une véritable fête pour célébrer l'heureux dénouement de l'accident. Sans doute, j'ai été très sensible à toutes les marques d'affection que j'ai reçues, mais il a manqué quelque chose à mon bonheur: la présence de mon sauveur. Mes parents auraient pu l'inviter, il aurait dû occuper la place d'honneur. Peut-être a-t-il décliné l'invitation par excès de délicatesse? Il n'a pas été question de lui; cet oubli m'a attristée. C'est de l'ingratitude; j'avais envie de pleurer. Que doit-il penser de moi? Que je l'oublie!

Je lui prouverai que non.

Le docteur m'a ordonné quelques jours de repos. Je vais de mieux en mieux; je suis complètement remise. Je suis sortie pour la première fois avec mes cousines; mon cousin Gontran était de la partie. Ce n'est pas lui qui se mouillerait seulement le bout des doigts pour sauver un de ses semblables; il ne songe qu'à sa toilette et à fumer des cigarettes. Quel être nul!

Pendant que nous traversions Olivet, les habitants sortaient sur leurs portes; j'étais le point de mire de tous les regards; les enfants me montraient du doigt.

—C'est la mal noyée, disaient-ils, celle-là, la blonde.

La mal noyée? J'étais furieuse. J'ai prétexté de la fatigue, je suis rentrée; j'avais une migraine atroce. Je me suis couchée il m'a été impossible de fermer l'oeil. Je ne dors plus, je pense à lui. J'éprouve une admiration de plus en plus grande pour le héros modeste qui m'a retirée de l'eau. C'est un noble coeur! Est-il jeune? Est-il beau? Qu'importe! Il possède la beauté de l'âme, la seule vraie, celle qui ne trompe pas, celle qui demeure en dépit de l'outrage des ans.

Il aurait pu s'enquérir de l'état de ma santé, nous honorer d'une visite. Je comprends: il ne veut pas s'imposer, avoir l'air de quémander des remerciements. Il est fier, et je l'estime davantage.

Lorsque je mets la conversation sur son chapitre, mes parents le louent sans réserve, mais il n'est jamais question de le recevoir.

—Il a été admirable! s'écrie ma mère.

—C'est merveilleux; on me l'avait dit, je ne pouvais pas le croire, ajoute mon père.

—Il n'a pas hésité un instant! s'écrient mes cousines.

—Parbleu! dit mon cousin sur un ton dédaigneux, rien d'étonnant, c'est toujours dans l'eau, ça nage comme les poissons.

Le pauvre cousin! Je voudrais bien l'y voir! Il est incapable du moindre dévouement; il aime trop sa grotesque personne.

Débordante de reconnaissance, j'ai demandé à voir mon sauveur.

—Tu le verras, m'a dit maman, je t'y conduirai.

—Il ne peut pas venir?

—C'est à toi à te déranger, a fait remarquer ma tante en riant; c'est plus convenable.

C'est juste.

Sa pensée ne me quitte plus; je peux bien l'avouer, je l'aime; je l'aime d'autant plus qu'il dédaigne de venir réclamer le prix de ses services.

Je suis en âge de me marier: une telle idée fixe me hante, je veux devenir sa femme. Pourquoi pas? Il a risqué sa vie pour conserver la mienne; je lui consacrerai mon existence. Je le dois; j'y songe sans cesse, je perds le sommeil, l'appétit.

Nos parents sont partis, j'ai rappelé à ma mère sa promesse.

—Un de ces jours, m'a-t-elle répondu sur un ton différent.

Tant d'ingratitude me révolte! Il occupe sans doute une position modeste; peut-être l'a-t-on payé? A cette supposition mon coeur se serre.

J'ai interrogé adroitement les domestiques: ils ont souri. Il n'a rien accepté, il est de ceux auxquels on n'offre pas d'argent. Tant mieux! Je respire; il est digne de mon amour: je l'épouserai. Modestie à part, je ne suis pas trop mal: je lui plairai. S'il est pauvre, je suis riche pour deux. S'il n'est pas de ma condition, il en changera le jour où il entrera dans notre famille.

J'ai résolu de faire part de mes intentions à mes parents. Je suis fille unique, ils m'adorent; avec de la persistance j'obtiendrai leur consentement; je connais leur faiblesse quand il s'agit de leur fille.

Mes parents m'ont interrogée sur le changement qui se manifeste dans toute ma personne.

—Es-tu malade? a demandé maman. Depuis quelque temps, tu es songeuse; tu maigris, tu perds tes couleurs.

—Il faut appeler le docteur! a ajouté mon père.

—C'est inutile, ai-je dit, la médecine n'a rien à voir dans mon mal.

—Qu'est-ce que cela signifie?

—Cela signifie que vous êtes des ingrats! me suis-je récriée. Je n'ai pas encore vu mon sauveur!

—Ce n'est que cela, a dit maman, on te le montrera.

—Me le montrer! ai-je riposté, indignée; comme une bête curieuse, alors!

J'ai été éloquente, j'ai parlé de ma reconnaissance, de mes souffrances; j'ai dépeint mon amour.

Mes parents étaient stupéfiés.

—Oui, je l'aime, je n'en aimerai jamais d'autre, et je veux l'épouser!

—L'épouser! s'écria mon père.

—Tu deviens folle, dit ma mère; ce mariage est impossible!

—Impossible, et pourquoi? Parce qu'il est pauvre, peut-être? Est-ce qu'il s'est demandé si j'étais riche lorsqu'il a plongé au péril de ses jours pour me repêcher?

Je l'épouserai ou bien je mourrai, car j'en mourrai, bien sûr!

—Tu ne sais donc pas? a dit ma mère, c'est un Terre-Neuve!

ENGENE FOURRIER.

Les enseignements de la bataille de Tsou-Sima

La bataille de Tsou-Sima a surtout démontré la nécessité d'un personnel très entraîné à la guerre. Au point de vue du matériel, il ne s'en est pas dégagé des principes d'une précision telle qu'ils aient été l'objet d'interprétations identiques dans les différentes flottes. Le combat de Tsou-Sima a confirmé les tendances modernes de la réunion sur le navire de combat des éléments de valeur militaire les plus forts, et a fait s'engager plus que jamais dans la voie des grands déplacements. Le Japon, l'Angleterre, l'Allemagne, la France, ont mis ou vont mettre en chantier des cuirassés de 18,000 à 19,000 tonnes; les Etats-Unis seuls hésitent encore à construire d'aussi gros navires, M. Bonaparte, secrétaire de la marine américaine, se montrant opposé à dépasser le déplacement de 16,500 tonnes déjà réalisé par les cuirassés des Etats-Unis.

En dehors de cette augmentation générale du déplacement des navires de combat, aucune marine n'a donné un développement uniforme, dans la constitution du navire, à chacun de ses éléments de puissance militaire: offensive, protection et vitesse. Si l'on examine ce qui se fait actuellement à l'étranger, on constate qu'il n'y a nullement identité de vues sur la valeur respective de chacun de ces éléments.

Il n'est pas douteux qu'il n'y ait une tendance à augmenter le calibre des canons et aussi à augmenter le nombre des canons de gros calibre. Le plus gros calibre actuellement construit ou en projet est de 305 millimètres. On trouve ce calibre sur tous les navires de ligne, aussi bien sur les cuirassés japonais que sur les anglais, américains ou français; le plus gros calibre de la flotte allemande est actuellement de 280 millimètres, mais on sait que le cuirassé allemand de 18,000 tonnes doit porter des 305 millimètres.

Le second élément de puissance, la cuirasse, est aussi fort discuté. Certains ont dit que les leçons de la bataille de Tsou-Sima semblaient permettre de réduire un peu l'épaisseur de la cuirasse de ceinture; les Anglais ne semblent pas partager cette opinion. C'est la marine anglaise qui tient la tête comme épaisseur de ceinture, alors qu'il y a quelques années on l'avait considérablement amincie; en dix ans cette épaisseur, par étapes successives, est passée du simple au double, soit de 152 millimètres à 305. L'épaisseur de la cuirasse subit une progression analogue en Allemagne, et les nouveaux cuirassés allemands auront, paraît-il, une ceinture égale à celle de leurs concurrents anglais. Quant à ce qui se fera à ce point de vue dans les marines américaine, russe ou japonaise, aucun chiffre certain n'a été donné. Pour la marine française, les dispositions concernant la protection des cuirassés projetés sont les mêmes que celles des cuirassés du programme de 1900, c'est-à-dire que la ceinture doit avoir 280 millimètres d'épaisseur.

Reste le troisième élément: la vitesse. Il n'y a pas plus unanimité sur lui que sur les autres, dans les différentes amirautés. Notre programme comportait des cuirassés de 18 noeuds et demi, on a porté leur vitesse à 19 noeuds; en Angleterre, on est allé plus loin: le "Dreadnought" devra filer 20 noeuds; par contre, la vitesse prévue des nouveaux cuirassés japonais "Satsuma" et "Aki" est, paraît-il, de 18 noeuds et un quart; le dernier cuirassé russe marchera à 18 noeuds et demi; on ne connaît pas encore la vitesse des cuirassés projetés en Allemagne et aux Etats-Unis.

PÈRE KOENIG'S TONIQUE NERVEUX

10 Le meilleur remède au monde.

JOHNVILLE, N.B.

Je considère le Tonique du Père Koenig pour les Nerfs comme le meuilleur remède au monde. Je souffrais d'un catarrhe et de faiblesse de nerfs. J'ai été litteralement guéri par ce remède, et je donne ce témoignage afin que d'autres pauvres affligés puissent bénéficier de mon expérience, J'étais malade depuis quatre ans et je recommande le Tonique à tous. WM. J. CULLIN.

M. J. Larose, de St-Roch de l'Achigan, Can., écrit: Je souffrais d'attaques épileptiques quand on me conseilla de faire usage du Tonique du Père Koenig pour les Nerfs. Après la troisième bouteille je constatai à mon grand étonnement que toutes traces du mal étaient complètement disparues. et que je ne pouvais craindre une rechute. Mes amis et mes voisins me croyaient condamné pour la vie à être l'esclave de cette terrible maladie. Je me fais un devoir de dire que ma guérison a été merveilleuse et qu'elle est due à l'emploi de votre Tonique. Je le recommande donc très favorablement.

GRATIS Un livre précieux sur les Maladies Nerveuses envoyé Gratuitement à une adresse quelconque, et les patients Pauvres peuvent aussi obtenir cette Médecine Gratuitement.

Ce remède à été préparé par le RÉV. PASTEUR KOENIG, de Fort Wayne, Ind., depuis 1876, et il est préparé aujourd'hui sous sa direction par la

KOENIG MED. CO. CHICAGO, ILL.

En vente chez les pharmaciens, $1.00 la bouteille 6 pour $5.00.

Pour faire un Bon Repassage

EMPLOYEZ

L'EMPOIS JAPONAIS

C'est un produit de qualité absolument SUPÉRIEURE

Demandez-le à votre épicier et exigez qu'il vous fournisse le véritable, empaqueté dans des boites portant une vignette de la belle Japonaise.

EAU des CARMES BOYER

CONTRE:

Vertiges, Maux de Tête, Évanouissements, Dyssenterie, Digestions pénibles, Influenza, Congestions.

Agents: ROUGIER Frères, 1597, R. Notre-Dame, Montréal

LA CURE DU Dr CHAGNON

CONTRE LA GRIPPE
MAUX DE TETE, NEVRALGIE, RHUMATISME, Etc.
EST INFAILLIBLE

Si votre pharmacien n'en a pas, envoyez 25c. en timbres du Canada ou des É.-U., et vous en recevrez une boite par le retour de la malle.

CHAS. E. CHAGNON, Arctic, R.I.